



Gérard Mendel

## Freud, Marx, et quelques autres...

De différents côtés, l'on s'essaie aujourd'hui à traiter des rapports entre la psychanalyse et la société. Mais, curieusement, chaque auteur paraît vouloir partir d'un point zéro, comme s'il éprouvait une difficulté infranchissable à situer historiquement sa démarche. Historiquement : c'est-à-dire au sein de la vaste histoire des tentatives qui ont précédé la sienne.

Il semble qu'il existe à ce propos deux tendances. L'une qui consiste à psychologiser le fait social et à laquelle on pourrait donner le nom de « psychologie sociale psychanalytique ». Et cela, nous allons le voir, à la suite de Freud. Tout au moins du Freud de l'après 1910. Je citerai comme éminents représentants de cette tendance : Federn, Erikson, Elliot Jaques, Mitscherlich, Fornari.

L'autre tendance s'est essayé, difficilement, à reconnaître au fait social sa spécificité, son autonomie. Difficilement, car la psychanalyse appuie sa théorie sur une pratique, sur une méthode, sur un cumul d'expériences depuis maintenant des dizaines d'années. Alors que l'étude du fait social dans ses relations à l'individu ne disposait pas d'une telle méthode systématiquement mise en œuvre. En somme, cette autre tendance s'est essayé

à articuler deux champs considérés comme possédant chacun leur logique propre, leur spécificité : le champ de la psychologie individuelle telle que Freud l'a décrite et un champ qui concernerait l'influence, le travail du social et de l'idéologie sur l'individu, une influence venue de structures économiques et socio-politiques n'obéissant nullement à la logique de l'Inconscient, mais à la logique des rapports sociaux de production économique. Comme représentant de cette autre tendance, il faut citer les grandes figures de Wilhelm Reich, le Reich d'avant la seconde guerre mondiale et d'Eric Fromm. A partir de mon activité, depuis une quinzaine d'années, on peut me rattacher à cette deuxième tendance.

### FREUD

Si j'ai parlé à l'instant du Freud d'après 1910, c'est, que, avant cette date, les facteurs sociaux actuels sont considérés par Freud comme importants. Depuis les *Études sur l'Hystérie* de 1895 jusqu'à la *Moralité sexuelle civilisée et la Maladie nerveuse contemporaine* de 1908, l'angoisse est dans une large mesure théorisée comme la conséquence de la répression

sexuelle sociale qui oblige la libido à s'accumuler dans l'appareil psychique. Mais après 1910, dans *Totem et Tabou* (1913), puis avec les nouvelles théories des Instincts, avec la seconde théorie de l'anxiété (non plus conséquence, mais cause du refoulement), le facteur social actuel progressivement perd toujours plus de son importance. Ce qui occupe la place laissée partiellement vide est l'idée d'une nature humaine invariable, d'une structure humaine invariante transmise héréditairement et que l'enfance du sujet se contente d'actualiser avec plus ou moins de bonheur selon qu'elle est non traumatique (1). Le mythe du meurtre du Père au cours de la préhistoire vient ici rendre compte d'une culpabilité qui devient héréditaire. Contre la biologie de son époque, Freud croit à l'hérédité des caractères acquis et en défend la thèse. Par ailleurs, avec la troisième théorie des Instincts, un autre mythe, cosmogonique celui-là, apparaît : celui des Instincts de vie et de mort, responsables non seulement du conflit humain intérieur, mais également de l'évolution biologique et même de la réalité anorganique.

Ainsi deux mythes dans les 25 ou 30 dernières années de la vie de Freud, viennent, dans une large mesure, remplir la place qu'occupait auparavant la réalité sociale actuelle.

D'ailleurs, de manière claire, le fait social est alors nié dans sa spécificité propre. La société est explicable par la psychologie individuelle, et non l'inverse. Deux citations sont tout à fait explicites.

Dans *Psychologie collective et analyse du Moi* (1921) :

« L'opposition entre les actes psychiques sociaux et narcissiques (...) se situe donc exactement à l'intérieur même du domaine de la psychologie individuelle et n'est pas de nature à séparer celle-ci d'une psychologie sociale (...).

Dans *La question d'une conception du monde* (1933) :

« La sociologie qui concerne le comportement humain en société ne peut pas être autre chose que de la psychologie appliquée. A strictement parler, il n'existe que deux sciences : la psychologie pure et appliquée et la science de la nature ».

Mais c'est dans le premier de ces textes (1921) que Freud développe vraiment ses thèses sociologiques. Essayons de les résumer très brièvement :

- La Psychanalyse a vocation, écrit-il dès la Présentation, à parler de la psychologie sociale dans son ensemble, c'est-à-dire pour tout ce qui concerne « l'individu en tant que membre d'une lignée, d'un peuple, d'une caste, d'une classe sociale, d'une institution » ou d'une foule éphémère.

- Dans les foules éphémères avec meneur comme dans les « foules artificielles » hautement organisées que sont l'Église et l'Armée, il se produit un double mouvement psychique chez l'individu : de par une même relation à ce meneur, le Moi de chaque sujet s'identifie aux autres sujets de cette foule.

- Il n'existe pas d'instinct social, de grégarité innée. Le sentiment social naît

(1) Freud cite Goethe : « Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le pour le faire tien ». S.E., XIII, p. 158.

dans la famille.

- Mais la famille elle-même n'est que la reviviscence héréditaire de la première famille humaine qui fut une horde menée par un Chef-Père sanguinaire et tyrannique.

- Ainsi la foule, la société reproduisent à leur manière cette horde originaire : « L'homme est un animal de horde, être individuel d'une horde menée par un Chef ».

- Dès lors, les phénomènes régressifs qu'on constate dans une foule - exaltation de l'affectivité et baisse du sens critique et de l'intelligence - ne font que reproduire l'état originaire de l'homme avant qu'il accède véritablement à l'individualité. L'hypnose ou dans une certaine mesure le transfert analytique reproduisent également ce même état régressif.

- Bien entendu - et Freud cite ici le sociologue anglais Mac Dougall - il existe des « foules », des communautés qui sont stables et hautement organisées. Mais, pour Freud, au mieux elles permettent seulement à l'individu de ne pas régresser, de rester lui-même. Dans *Malaise dans la Civilisation*, Freud complètera sa pensée en disant que le travail, dans le meilleur des cas, c'est-à-dire s'il est librement choisi, permet une sublimation individuelle réussie.

En somme, pour Freud, il n'existe pas de psychologie sociale qui soit spécifique, mais deux types de psychologies indivi-

duelles. Celle de l'individu qui se trouve seul, de l'individu non en foule, et tel que le forma la famille moderne : il s'agit alors d'une psychologie de la répétition familiale, et la Psychanalyse nous apprend à la connaître. Mais une seconde psychologie individuelle peut et doit également être décrite : celle de l'individu en foule - et c'est alors une psychologie de la régression, à propos de laquelle la Psychanalyse a également son mot à dire même s'il s'agit alors d'une Psychologie non plus de la répétition de la structure familiale mais qui concerne une autre répétition : la répétition d'une structure toujours potentiellement active, celle de la horde primitive.

Mais, en aucun cas, pour Freud, l'adulte en société n'accède à une psychologie qui serait différente par nature de celles mises en jeu par ces deux répétitions, soit répétition de la structure de la famille moderne, soit répétition de la structure de la horde primitive. Il n'existe pas dans la Psychanalyse de théorie du changement psychique (2), mais seulement une théorie de la répétition du passé. On peut penser que cette lacune, cette défaillance, sont précisément en rapport avec l'absence d'une prise en compte de l'influence de l'environnement social sur l'adulte. Mais on peut penser aussi qu'une telle théorie dépasse largement les possibilités de la Psychanalyse, science et art de la régression et de la répétition.

Au fond, la grande question pour Reich,

---

(2) Cette absence d'une théorie du changement concerne en fait une double absence. Absence d'une théorie du changement chez l'adulte par rapport à la structure de l'enfance socio-culturelle (d'une certaine manière, le but de la cure est que les conditions, les événements, les traumatismes qui ont autrefois gêné le déroulement d'une enfance socio-culturelle normale soient neutralisés). Et absence d'une théorie du changement psychique chez l'adulte dans son rapport avec l'environnement socio-professionnel, lequel est différent et de l'enfance d'autrefois et d'une structure d'enfance.



pour Fromm et pour tous ceux qui pensent que l'adulte social ne fait pas seulement que répéter dans son esprit et dans son comportement la psychologie qui s'est gravée en lui durant son enfance, la grande question est celle-ci : comment échappe-t-on partiellement à la répétition de l'enfance ? C'est-à-dire comment l'adulte social perçoit-il que la société n'est pas une famille ; que les supérieurs hiérarchiques et les dirigeants politiques ne sont pas des parents ; que la logique organisatrice de la société n'est pas d'ordre psychologique ou affectif, mais est avant tout, d'ordre économique et politique, avec, selon le type de société, plus ou moins de liberté, plus ou moins d'exploitation et d'inégalités sociales. Car, à suivre le schéma psychologique concernant la double personnalité de l'individu - la personnalité de la horde primitive, et la personnalité qui s'est mise en forme durant l'enfance - à suivre ce schéma, on ne voit pas comment l'on pourrait jamais échapper à la pure et simple répétition éternelle, comment l'on pourrait, par exemple, accéder à la conscience sociale, à la conscience du social. En définitive, pour la Psychanalyse nous devrions rester, la vie durant, cantonnés au mieux dans deux rôles que nous jouerions alternativement : celui de l'enfant vis-à-vis des supérieurs hiérarchiques, celui d'un parent par rapport à ceux qui sont au-dessous de nous dans l'échelle hiérarchique. Et au pire nous régresserions au stade de la horde primitive.

### **REICH ET FROMM**

Comment Reich et Fromm ont-ils dès lors, et chacun pour sa part, abordé ce

problème crucial d'une éventuelle accession au non-répétitif dans la personnalité, d'un non-répétitif qui serait en rapport avec l'effet dynamique des contradictions sociales actuelles sur cette personnalité ?

Des points sont communs à ces deux personnalités. L'optimisme, tout d'abord, et la conviction que l'homme peut agir de manière favorable sur son destin, que les soi-disant fatalités sociales peuvent et doivent être combattues. La rupture avec Freud, ensuite, et l'abandon de l'essentiel des thèses freudiennes, chacun des deux écrivains suivant alors sa pente. Reich vers un corporalisme et une conception biogénétique qui n'est pas sans rappeler étrangement celle du fluide magnétique de Mesmer. Fromm évoluant, lui, vers le refus de la Métapsychologie freudienne, la négation de l'importance de la sexualité et des phases précoces du développement de l'enfant. Autre point qu'ils ont en commun : le refus chez tous les deux de la théorie patricentrique de Freud, le refus de notre présente société patriarcale, et la défense de la double thèse d'un matriarcat originel et de sa supériorité humaine et sociale sur le patriarcat.

Mais après ce regard, trop rapide, sur leur rapports, conflictuels pour tous les deux, avec l'œuvre de Freud, c'est un autre chapitre qu'il faudrait ouvrir et qui mesurerait leur relation à Marx. De tous les deux, on a dit qu'ils avaient été, tout au moins pendant une période importante de leur existence, des freudo-marxistes. Et il est exact qu'ils pensèrent tous deux que la Psychanalyse pouvait aider à combler le hiatus, qui ne concerne rien moins que ce qui se passe « dans la tête » des hommes, le hiatus entre l'infrastructure économique



de la société et les superstructures idéologiques.

Il n'est pas question ici d'entrer dans le détail de leur œuvre considérable - plus de vingt volumes pour chacun - mais plutôt de montrer en quoi ils furent semblables et en quoi différents. Nous disposons pour ce faire de trois articles fondamentaux qui s'interpellent explicitement et nommément au début des années 30 à propos de méthodologie. Le premier est de Reich : *Matérialisme dialectique et Psychanalyse* (1929). Lui répond le texte de Fromm : *Tâche et méthode d'une psychologie sociale analytique* (1932), auquel répond à son tour Reich dans *L'application de la Psychanalyse à la recherche historique* (1934).

Ce qu'écrit Reich dans son premier article, c'est que dès que l'on tente d'appliquer la Psychanalyse aux phénomènes sociaux, se fait jour quasi-automatiquement une idéologie individualiste des rapports sociaux. En effet - et je pense que Reich formule ici un point tout à fait fondamental - la Psychanalyse étant une science des phénomènes psychiques individuels, elle ne peut étudier la psychologie des masses ou la psychologie sociale que dans la mesure où y apparaissent des phénomènes individuels : par exemple le problème du meneur, du chef, étudié par Freud. Mais, hors ce cas, le champ de la psychologie sociale échappe à la Psychanalyse qui, par exemple, ne peut rien dire à propos de la conscience de classe, des mouvements de masse, de la politique en général ou de la grève en particulier, en

tant que les uns et les autres sont des processus psychiques conduisant à des actes volontaires.

Par contre, la Psychanalyse peut montrer comment l'idéologie sociale dominante se transmet à l'individu de par l'éducation familiale. Dans la période historique actuelle, cette éducation voulue telle par une certaine société produit des effets psychiques dont l'étude est du ressort de la Psychanalyse : le refoulement sexuel, le rôle du Père comme reflet de la société patriarcale, le complexe d'Œdipe, etc.

Pour Eric Fromm, dans son article de 1932, Reich a tort en prétendant que l'application de la Psychanalyse aux phénomènes sociaux est impossible. Le problème fondamental de la psychologie sociale est, pour lui, celui du rapport des classes. Les membres d'une même classe sociale ont, dans leur moyenne, des traits psychologiques communs. C'est là ce que Fromm nomme déjà le caractère social, concept important, et qu'il va développer jusqu'à sa mort, l'appliquant aussi bien à certaines classes sociales en Allemagne et en Suisse à la fin du Moyen Âge, qu'à la classe moyenne allemande dans la période pré-hitlérienne (3) ou, beaucoup plus tard, à la classe paysanne mexicaine (4). Il montre ainsi comment la structure pulsionnelle d'une classe sociale, son attitude libidinale inconsciente, peuvent se comprendre à partir de la position socio-économique qu'elle occupe. Si les différences socio-génétiques de structure psychique, qui se forment durant l'enfance dans la famille, n'ont pas été perçues par

(3) *La peur de la liberté* (1941).

(4) *Social character in a Mexican Village* (1970).



les psychanalystes, c'est en raison du fait que leurs patients appartiennent presque tous à la bourgeoisie, comme eux-même d'ailleurs. Ainsi les analystes ont-ils fait l'extrapolation idéologique d'une classe spécifique, la bourgeoisie, à toutes les classes de la société et, plus largement encore, à l'humanité passée et présente en son entier. Voire même ont-ils extrapolé, pourrait-on ajouter, au cosmos lui-même avec la cosmogonie freudienne des Instincts de vie et de mort...

Reich, deux ans plus tard, va à son tour répondre à Fromm. Après la parution de son livre *Psychologie de masse du fascisme* l'année précédente (1933), on lui reproche - aussi bien les analystes que les marxistes russes - de prétendre que la psychanalyse n'est pas applicable aux phénomènes sociaux, alors que dans la pratique, paradoxalement, il vient de publier une analyse du phénomène social nazi qui s'appuie explicitement sur la Psychanalyse.

Reich rétorque qu'il n'a fait là que suivre la ligne théorique dégagée dans son article de 1929. La Psychanalyse n'est applicable à l'étude des phénomènes sociaux que lorsqu'y apparaissent des phénomènes individuels. Et il s'oppose nommément à Fromm qui prétendait que tout le domaine de la Psychologie sociale était expliquable par la Psychanalyse. Un comportement social tel qu'une révolte de paysans lors de la chute du prix des céréales n'a rien à voir avec la Psychanalyse. De plus comment pourrait-on étudier la société à l'aide de la Psychanalyse puisque la société n'a rien de psyché, pas d'Inconscient, pas de pulsions, par de Surmoi. Il faut se servir des résultats de la Psychanalyse, pas

de sa méthode. Et il prend un exemple qu'il va développer, celui d'une grève.

La grève résulte, écrit-il, des lois économiques du capitalisme : rapport de production entre les ouvriers et le capitalisme, achat salarié de la force de travail, etc.

Pourtant la grève ne peut s'accomplir que par la volonté et la conscience des ouvriers concernés. « volonté » et « conscience » sont bien des phénomènes psychiques à propos desquels, donc, la Psychologie doit avoir quelque chose à dire. Mais quoi ?

Et bien ceci :

1. - La Psychanalyse, écrit Reich, n'a pas accès aux motifs rationnels qui poussent l'ouvrier à faire grève : solidarité entre les ouvriers, conscience sociale de l'exploitation économique, conscience de l'opposition d'intérêts avec le Patron, de l'augmentation du prix de la vie, etc.

2. - Par contre la Psychanalyse a accès aux résonances inconscientes de la grève chez tel ouvrier et même pour l'ensemble des ouvriers grévistes, dans la mesure où, parce qu'ils ont tous vécu autrefois une enfance semblable, leur Inconscient vivra réactionnellement et irrationnellement la grève comme une révolte contre l'Autorité des parents ou du Père.

Reich passe alors au cas inverse : telle situation socio-économique devrait logiquement, rationnellement, aboutir à la grève, mais celle-ci pourtant n'a pas lieu. C'est, écrit-il, que le processus psychologique conduisant à un choix psychique rationnel a été entravé par un processus psychique irrationnel. Et pour étudier cette irrationalité, la Psychanalyse, là encore, est nécessaire, par exemple : « un manque de confiance dans les instigateurs de la grève



ou un attachement affectif à des leaders réformistes sabotant la grève, ou une peur anxieuse devant le Patron, une angoisse devant l'affrontement avec l'Autorité ». Ces phénomènes psycho-affectifs sont en rapport avec l'enfance familiale : le Patron est vécu inconsciemment comme reviviscence du Père d'autrefois, et l'Autorité sociale comme reviviscence de l'Autorité parentale. Mais même ces phénomènes psycho-affectifs irrationnels dans la réalité d'aujourd'hui ont été déterminés sociologiquement autrefois : l'attachement au Père, l'angoisse devant l'autorité sont liés à une structure historique de la famille.

En somme, énonce Reich, il s'agit là, dans sa façon de voir, d'un renversement par rapport à l'attitude habituelle des psychanalystes. Ils interprètent la révolte, la grève de manière psychologique, mais ne disent rien quant à l'obéissance coutumière qui leur paraît aller de soi. Alors que pour lui, Reich, c'est l'obéissance systématique et aveugle du travailleur qui poserait problème et qui serait à interpréter psychologiquement comme de « l'infantile irrationnel ». C'est la « non-adaptation » - la révolte, la grève, qui représente la position rationnelle.

Le psychanalyste traditionnel détourne de la réalité, écrit-il. D'une part en interprétant comme disposition d'une « nature » humaine comme révolte contre le Père, ce refus rationnel d'une adaptation à l'exploitation. Et, d'autre part, en n'interprétant pas l'angoisse devant l'Autorité comme une entrave irrationnelle venue du passé, entrave à la fois à la prise de conscience de l'exploitation et à un processus social normal : la grève.

## LA SOCIO-PSYCHANALYSE

J'ai longuement cité ces textes du début des années 30 car à ma connaissance, ils constituent, pour ce qui concerne l'étude des rapports de la Psychanalyse à la société, les apports méthodologiques sans doute les plus significatifs et les plus importants qui aient jamais été faits.

Si j'essaie, à présent, de situer mon propre travail depuis quinze ans par rapport à ces devanciers - je ne parle pas ici de mon travail quotidien de psychanalyste, mais du travail lui aussi quotidien de socio-psychanalyste - c'est Reich, le Reich de 29 et de 34, que j'aurais tendance à suivre lorsqu'il écrit qu'on ne peut pas étudier toute la psychologie sociale à l'aide de la seule psychanalyse.

On pourrait presque dire que c'est dans ce qui fut laissé en blanc par le Reich de cette époque que mon travail personnel s'inscrit.

1) Il faudrait, dit Reich, une méthode spécifique pour étudier les répercussions du fait social dans la personnalité individuelle. Et, en effet, depuis 1971, la socio-psychanalyse institutionnelle constituée des groupes de recherche en France et à l'étranger a développé une méthode spécifique d'intervention dans le champ social. Le point nouveau, original, est que cette méthode est centrée non pas sur l'individu -, à la différence de ce que préconisaient tous deux Fromm et Reich - mais sur un groupe, un collectif très particulier que nous appelons « classe institutionnelle » : c'est-à-dire le groupe des gens travaillant au même niveau de la division du travail dans une Institution (un groupe de lycéens ou un groupe d'enseignants



dans un lycée, - un groupe de Psychiatres dans un dispensaire de Secteur, un groupe d'ouvriers dans un Atelier, un groupe de syndicalistes de la même section ou le groupe de direction syndical régional ou national etc.). Si nous avons fait un tel choix méthodologique, c'est que dans notre société industrielle marquée profondément par la division sociale et technique du travail, au niveau d'un tel collectif la logique socio-économique et idéologique de la société se maintient activement et que la logique de la psychologie individuelle venue de l'enfance se manifeste également elle aussi, avec force. C'est l'articulation de ces deux logiques que nous étudions au niveau de cette véritable unité psycho-sociale élémentaire que constitue le groupe homogène institutionnel. Et c'est la prise de conscience, par les membres du collectif, de la logique venue au social qui produit la personnalité sociale. Il existe, donc, pour nous, deux psychologies différentes par nature, à étudier chez l'adulte social : la psychologie liée à la personnalité sociale et la psychologie que nous nommons psycho-familiale, qu'elle soit post-œdipienne ou archaïque (5), et qui est celle, mise en forme durant l'enfance, persistant inconsciemment durant la vie entière et que nous apprend à connaître la Psychanalyse.

Il nous semble ainsi que nous avons apporté, quarante ans plus tard, une réponse au premier souhait formulé par Reich : celui concernant une méthode spécifique.

2) Nous pensons que nous apportons également, une réponse à la question virtuelle laissée en blanc par Reich, lorsqu'il écrit que la Psychanalyse n'ayant accès qu'aux phénomènes individuels, elle ne peut étudier la psychologie sociale que dans la mesure où y apparaissent des phénomènes individuels. Il y a là une formulation d'une très grande portée, mais qui doit conduire à se poser cette question : à quel moment, de quelle manière, et pourquoi, des phénomènes individuels apparaissent-ils au sein des phénomènes sociaux ? La réponse de Reich qui porte sur l'existence d'un conflit entre rationalité et irrationalité nous paraît rester par trop abstraite.

En fait, dans le concret de nos interventions dans le champ social depuis maintenant douze ans, notre constat est assez différent. Nous constatons que l'irrationnel, venu de l'enfance et véhiculé chez l'adulte par la personnalité Psycho-Familiale, ne demeure si puissant chez cet adulte que parce que la rationalité technique et sociale des rapports de production actuels - centralisés, hiérarchiques, délégatifs, divisant le processus de travail en ce que George Friedmann a nommé le « travail en miettes » - cette rationalité (entendue au sens que lui donne par exemple Max Weber) empêche les individus et les groupes dans les Institutions de prendre conscience des éléments de la situation actuelle. Aux facteurs irrationnels décrits par Reich, il faut donc ajouter des facteurs

---

(5) En effet, même la personnalité archaïque - celle qui pour Freud répéterait la structure de la horde primitive - s'est, à notre sens, mise en forme dans une certaine société, dans un certain type de famille historique. Certes c'est une personnalité archaïque, mais qui est également psycho-familiale (cf. notre livre : *Anthropologie différentielle* (1972).





rationnels, à leur manière, puisque cohérents avec l'ordre social ambiant, puisque efficaces à court terme si on ne prend pas en compte leurs effets humains, et qui sont mis systématiquement en œuvre au sein de l'organisation sociale actuelle.

Dès lors, c'est ce que l'on pourrait nommer une déficience de l'organisation sociale démocratique dans les divers lieux d'activité de la vie professionnelle et sociale qui entraînera le fait que les problèmes sociaux et institutionnels seront vécus par les acteurs sociaux sur le mode de la Psychologie Psycho-Familiale et non sur le mode de la Psychologie de la personnalité sociale.

On comprend mieux, en ce cas, la pertinence paradoxale des analyses faites par Freud dans *Personnalité collective et analyse du Moi*. Car les deux exemples qu'il cite, les deux Institutions qu'il étudie : l'Armée et l'Église, sont précisément celles où sont le plus inexistantes les procédures de discussions, de négociation, de décision collective. Il est tout à fait significatif que le choix de Freud ait porté sur ce type d'Institutions et non pas sur l'Institution de travail, pourtant bien davantage répandue.

G. MENDEL  
21, rue du Départ  
75014 Paris